

LA VILLE D'ABENGOUROU ET SA CAMPAGNE: DES RELATIONS VILLE- CAMPAGNE CROISEES

Ahoua Téhia Eliane

Doctorante en Géographie, Université Félix Houphouët Boigny d'Abidjan
(Côte d'Ivoire) sous la direction du professeur Aloko-N'guessan Jérôme

Loba Akou Don Franck-Valéry

Maître-assistant, Institut de Géographie Tropicale, Université Félix
Houphouët Boigny de Cocody

Dakouri Guissa Desmos Francis

Assistant, Institut de Géographie Tropicale, Université Félix Houphouët
Boigny de Cocody

Aloko-N'guessan Jérôme

Directeur de Recherches, Institut de Géographie Tropicale
Université Félix Houphouët Boigny de Cocody

Abstract

Historically, the big urban poles always exercised a strong influence, both economic as social political or cultural, on campaigns. However, the city of Abengourou, administrative center of region which is in a zone with economy of plantation maintains relations of interaction with its campaign. This study shows that the relations city-campaign in the department of Abengourou are characterized by mutual exchanges. The methodological approach used in this study articulates around three points namely: the document retrieval, the field works and the data analysis with the model free format which was used. The obtained results highlight city-dwellers strongly attached to their village, relations in the sense campaign.

Keywords: Abengourou, relation, city, campaign

Résumé

Historiquement, les grands pôles urbains ont toujours exercé une forte influence, tant économique que sociale, politique ou culturelle, sur les campagnes. Cependant, la ville d'Abengourou, chef-lieu de région qui se trouve dans une zone à économie de plantation entretient des relations d'interaction avec sa campagne. Cette étude montre que les relations ville-

campagne dans le département d'Abengourou sont caractérisées par des échanges réciproques. La démarche méthodologique utilisée dans cette étude s'articule autour de trois points à savoir : la recherche documentaire, les travaux de terrain et l'analyse des données avec le modèle format libre qui a été utilisé. Les résultats obtenus mettent en évidence des citoyens fortement attachés à leur terroir, des relations dans le sens campagne-ville et des relations de plus en plus denses.

Mots clés : Abengourou, relation, ville, campagne

Introduction

Les relations ville-campagne mettent l'accent sur les interactions entre les zones rurales et urbaines dans un même espace géographique. C'est la rencontre de deux mondes, la fusion de deux sociétés voisines mais différentes à plusieurs niveaux : social, économique, culturel. C'est le lieu où s'opèrent des échanges de toutes sortes et cela grâce aux voies de communications qui constituent le facteur clé de l'existence de ces relations. La circulation des ressources entre l'espace rural et les espaces urbanisés a presque toujours été perçue du point de vue particulier du ravitaillement des citoyens par les ruraux. Ainsi les "zones de production" étaient opposées aux "zones de consommation" (Charléard et al, 1990). Ainsi, l'approvisionnement en produits agricoles des centres urbains par les zones environnantes apparaît comme l'un des éléments essentiels de ces contacts. Mais ces relations ne sont pas à sens unique.

Si la ville prend beaucoup de la campagne, elle offre en retour des services de types diverses (administratifs, social, culturel, économique, etc), diffusant des produits et des idées dans un cercle qui peut être très étendu. Dans ces rapports, la ville joue un rôle essentiel car servant de relais entre la capitale et son arrière-pays. Elle reçoit non seulement de la capitale des produits manufacturés et les distribue à la campagne, et assure aussi à l'encadrement du monde rural. La ville entretient donc de multiples relations avec l'espace environnant. L'intensité de ces relations dépend d'un certain nombre de facteurs, dont les dynamismes économique et social de la ville, la richesse de l'arrière-pays rural, et surtout les voies et moyens de transport et de communication. La ville n'est donc pas un phénomène isolé dans l'espace géographique, placé sous son commandement (Nyassogbo, 2008). C'est pourquoi l'étude portée sur « *Les relations Abengourou et son arrière-pays : des relations croisées* » paraît justifiée. Puisque, Abengourou étant le chef-lieu de région, dispose d'un champ d'action de flux de tous ordres à savoir forces de polarisation industrielles, des flux migratoire, liens créés par des relations commerciales, etc. Ces forces se combinent et se traduisent par une certaine organisation de l'espace. Ils se nouent de la ville d'Abengourou, le

pôle, une vie de relations, un espace fonctionnel et par les réseaux de tous ordres qui en émanent. L'analyse qui précède, fonde le choix porté sur le département d'Abengourou pour cette étude. Il s'agit ici d'une étude sur quelques problématiques d'ordre géographique, par rapport à la question de l'influence mutuelle des relations ville-campagne dans le département d'Abengourou.

Methodologie

Le cadre opérationnel choisi pour construire le travail est le système des places centrales. Cette théorie spatiale cherche à expliquer la hiérarchie des villes, selon leurs tailles, leurs nombres, leurs localisations, leurs fonctions dans un territoire. Les villes sont considérées comme pourvoyeuses de biens et services aux campagnes environnantes.

La porte d'entrée empruntée pour l'enquête dans notre zone d'étude est non seulement le marché mais aussi les gares ; le marché, car c'est le dernier point de convergence des marchandises avant leur consommation, c'est aussi le lieu de rencontre de tous. Quant aux gares ce sont les lieux d'embarquement et débarquement des voyageurs. Pour ce faire, nous avons entrepris de mener nos enquêtes sur les marchés et dans les gares d'Abengourou.

La méthode de choix des enquêtés retenue, est l'échantillon probabiliste aléatoire de 10% des personnes à enquêter. Cette méthode n'exige pas la constitution d'une base de sondage c'est-à-dire la liste exhaustive des individus à enquêter. Elle laisse l'initiative au chercheur de constituer son échantillon selon des critères susceptibles de lui donner une bonne représentativité. Pour l'enquête ce sont l'âge, le type d'activité exercé, être voyageur, transporteur, le niveau d'instruction, fonctionnaire. Après les entretiens se sont poursuivis jusqu'à ce que le seuil de saturation de l'information qui est le seuil à partir duquel les réponses fournies par les enquêtés ne varient plus (PIRES, 1997), soit atteint. Ainsi, une enquête par questionnaire, complétée par des interviews et des observations sur le terrain, a été effectuée dans la ville d'Abengourou et dans cinq villages en août 2013-juin 2014. Elle a touché au total 331 personnes.

Aperçu Synthétique Du Departement D'abengouro

L'espace soumis à notre étude, se localise au cœur de la région de l'Indénié-Djuablin qui est située entre les 6^{ème} et 7^{ème} latitudes Nord. Elle est limitée au Nord par la région du Zanzan, à l'Ouest par le fleuve Comoé, au Sud par la région du Sud Comoé et à l'Est par la frontière ghanéenne (voir figure 1.1). Cette zone habités par le peuple Twi composé à la fois des Agni ivoiriens et ghanéens s'étend également de la Volta au Bandama.

Ainsi, cette zone forestière qui se situe à l'intérieur d'une aire d'influence « Akan » mais majoritairement peuplé par les Agni et aux conditions climatiques et édaphiques variées, autorisent une combinaison de cultures de forêt (arboriculture caféière et cacaoyère, banane plantain, tubercules, *etc.*) et de cultures de savane (céréales, tubercules, *etc.*). En plus, sa position charnière entre la Côte d'Ivoire et le Ghana qui fait de cette zone un espace frontalier et des conditions naturelles favorables au développement de l'économie de plantation, le département d'Abengourou a connu une animation particulière. En effet, du fait de l'érection d'Abengourou en sous-préfecture en 1959 et première productrice de café-cacao au début de l'indépendance, cette localité s'est propulsée au devant de l'économie nationale devenant ainsi la boucle café-cacao. Favorisant ainsi le développement des relations ville-campagne assez caractéristique des divers mouvements des populations.

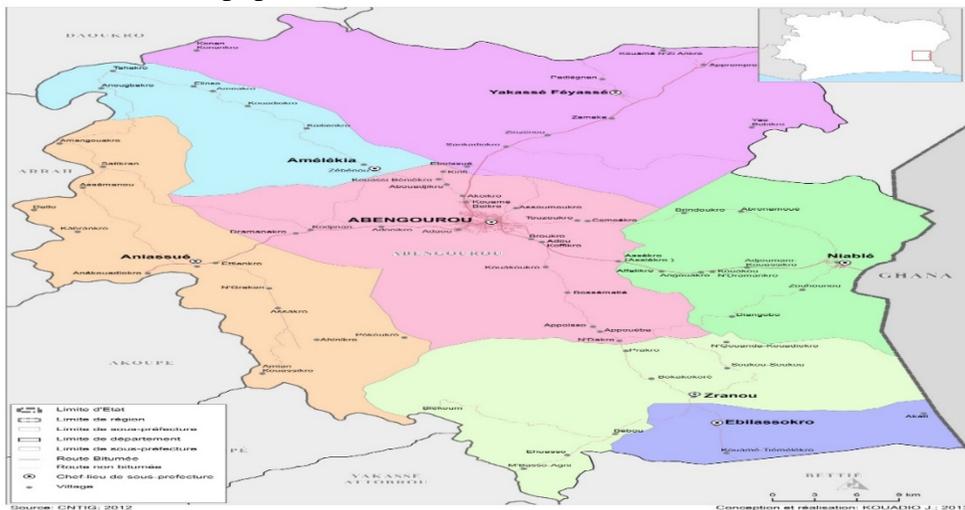


Figure 1.1 : Présentation de la zone d'étude

Abengourou : une ville à fort pouvoir d'attraction

Dans la ville, les raisons qui justifient l'attraction des ruraux sont les mêmes. Le regroupement familial qui concerne surtout les femmes. Cette justification est valable pour près de 60,3 % des migrantes à Abengourou selon (l'INS, 2006). A l'analyse du tableau 1, la recherche d'emploi est la seconde raison qui motive la migration puis qu'elle concerne 60 % des personnes enquêtées. Cette migration économique touche 66,66 % hommes contre 33,33 % de femmes. Enfin, 20% des migrants d'Abengourou évoquent les raisons liée à la poursuite des études. Dans tous les cas, le mode vie des citadins est loin d'être le motif de l'arrivée des ruraux en ville même si 07 % des personnes enquêtées le souhaitent.

Tableau 1 : Répartition de la population selon les causes de la migration

MOTIF	SEXE		TOTAL	TAUX (%)
	Masculin	Féminin		
Regroupement Familial	10	30	40	13
Recherche d'emploi	120	60	180	60
Mode de vie urbaine	05	15	20	07
Etudes	40	20	60	20
Total	175	125	300	100

Source : Notre enquête, 2014

L'installation dans la ville se fait par un schéma déjà connu : prise en charge au début par membre de la même famille ou à défaut du même village d'origine, dans tous les cas, il y a prise en charge par un membre de la même communauté ethnique ou religieuse. Les exceptions à la règle ne sont pas exclues. Souvent les élèves après leur réussite à l'entrée en sixième doivent poursuivre les études à Abengourou. Certains d'entre eux n'hésitent pas à organiser un court séjour accompagnés parfois de leurs parents en vue de la recherche d'un logement dans la ville avant la rentrée. Même pour ce court séjour, l'élève est pris en charge par une connaissance, dans la plupart des cas un membre de sa communauté d'origine.

Le texte dans l'encadré 1 montre les raisons de la venue en ville de certains citadins.

Encadré 1

« J'ai quitté l'école en classe de CM2 quand mon père est décédé. Je suis donc resté au village pendant quatre ans en train de faire des travaux champêtres, mais sans succès. J'ai par conséquent décidé de venir chez mon oncle en ville pour qu'il me trouve un travail ou m'aide à apprendre un métier. La façon de vivre en ville ne m'a pas du tout attiré puisque tout y est payant, même parfois pour uriner ».

Mian C. ébéniste

« C'est après la réussite de mon entrée en sixième et mon affectation au Lycée Amoikon Diyé que je suis venu en ville pour la première fois. Et depuis chaque rentrée, je suis là. Je vis chez ma tante qui travaille à la poste. Je passe les congés et les vacances chez mes parents au village ».

Adou T. élève en 3ème

Le néo-citadin habite donc chez son hôte jusqu'à ce qu'il trouve un emploi qui va dans le meilleur des cas lui être fourni par ce dernier. Cette période d'attente peut être plus ou moins longue. Souvent, c'est d'abord un emploi précaire (manœuvre sur un chantier, gestion d'une cabine

téléphonique, etc.). Ceux qui sont venus pour l'apprentissage partent chez l'artisan qui les emploie. Certains artisans (les maçons et les menuisiers) logent leurs apprentis puisque l'insertion à Abengourou se fait dans un milieu ethniquement homogène.

Une fois que le jeune a trouvé un emploi, il peut décider de quitter son hôte pour aller louer une chambre en ville ce qui n'est pas souvent le cas de ceux qui sont pris en charge dans une maison familiale. Plus le propriétaire de la maison est proche du néo-citadin, plus ce dernier a tendance à s'installer dans la maison, même s'il n'y a pas de chambre. Dans cette même optique, les néo-citadins préfèrent habiter des quartiers composés en majorité des représentants de leur village ou communauté ethnique ou religieuse. C'est la reproduction de la vie communautaire du village dans la ville.

Les relations sociales urbaines des migrants ruraux à Abengourou restent intra-ethniques. Elles sont aussi très hiérarchisées. Les néo-citadins vont saluer les parents et les chefs de leur communauté. Il peut s'agir là d'une démarche individuelle. Dans la majorité des cas, c'est à la réunion de l'association des ressortissants que les présentations se font. En effet, la reproduction en ville du village, lieu du départ et le maintien des liens sociaux amènent les migrants à former des associations. Les responsables de ces structures sont des retraités ou fonctionnaires ressortissants de ces villages. La hiérarchie des relations conduit à la création au sein d'un même groupe ou d'une même association, des groupes d'amis, exerçant la même profession ou ayant le même âge et basé sur un système d'échange égalitaire et des visites réciproques et quotidiennes.

Des citadins trop attachés à leur terroir

Malgré les distances, les citadins ne rompent que très rarement les relations avec son village. Assez souvent, il n'est même qu'une sorte de délégué familial, temporaire ou permanent en milieu urbain. Ils restent en interaction avec le village d'origine où ils retournent chaque fois qu'ils peuvent ou l'occasion se présente (Encadré 2).

Pendant les premières années d'insertion urbaine (apprentissage, recherche d'emploi, études) le nouveau citadin rentre peu. Une ou deux fois l'an en l'occurrence en période de fêtes (fête de fin d'année ou les fêtes traditionnelles). Puis les voyages deviennent plus fréquents à mesure qu'augmentent les revenus du citadin. La construction d'une maison avec des matériaux préfabriqués au village d'origine reste le symbole de la consécration de la réussite urbaine du migrant.

Encadré 2

« Il est vrai que je vis en ville mais mon contact avec le village est permanent. D'ailleurs, je suis ici comme un ambassadeur de mon village puisque tout le temps je suis sollicité, soit pour une course administrative, soit pour héberger temporairement une personne qui vient du village. En plus, j'y vais chaque fois que la fête d'igname a lieu et qu'il y a un décès. Il y a aussi d'autres faits tels que la création de ma plantation, la construction de ma maison ou le règlement d'un litige,... qui me font partir au village ».

Koffi B. fonctionnaire à
Abengourou

« Je suis venu en ville à la recherche d'un emploi laissant ma femme et mes enfants au village. Ils y sont le temps de trouver un emploi bien rémunéré et garanti. Cependant, je vais les voir toutes les fois que l'occasion se présente ».

Boni E. vigile dans un super marché

D'autres causes plus impératives peuvent pousser les nouveaux citadins à retourner au village. Les cérémonies diverses à l'occasion de mariage, de naissance ou de toute autre cérémonie, surtout les funérailles qui deviennent de plus en plus grandioses, obligent les habitants d'Abengourou à se rendre dans leur village. Précisons que ces séjours sont de courtes durées en raison du manque de confort, des difficultés de l'hébergement et du manque d'activités ludique au village.

Hormis ces cas d'urgence, les migrants dont les épouses sont restées, y retournent plus souvent ou trouvent des occasions pour envoyer des présents. Les fonctionnaires, les chauffeurs, les transporteurs, etc essayent de faire des tournées professionnelles dans leur village d'origine. Les congés ou les vacances se passent également au village. C'est l'occasion de faire découvrir le village aux enfants des émigrés nés en ville. Cette pratique de l'envoi en vacance des enfants contribue à maintenir les liens entre les générations et à éviter les ruptures ville-campagne.

La conjonction de la présence au village des enfants nés en ville avec le va et vient des commerçants et les brefs séjours qu'effectuent les fonctionnaires favorisent un transfert ou une diffusion des modes de vie citadine dans le village.

La circulation des personnes se fait donc régulièrement dans le sens ville-campagne. Les citadins profitent de leur plus grande disponibilité en période de vacances, pour se rendre au village avec différents motifs : cérémonie 33,23 %, recherche de traitements médicaux traditionnels 24,16

%, travail 12,08 %, visite 21,14 % (Tableau 2). Cela leur permet d'équilibrer avantages de la vie urbaine et exigences de la rurale.

Tableau 2: Répartition de la population selon le motif du départ de la ville

MOTIF	NOMBRE	TAUX (%)
Cérémonie	110	33,23
Recherche de traitements médicaux	80	24,16
Travail	40	12,08
Visite	70	21,14
Total	331	100

Source : Notre enquête, 2014

A ce facteur lié aux migrants, s'ajoute la proximité de la grande ville. L'influence du modèle urbain se remarque plus nettement dans l'habillement ou l'architecture et touche plus souvent les jeunes que les personnes âgées. Les parpaings de ciment et les feuilles de tôles entrent de plus en plus dans la construction des maisons du village au détriment des murs en argile et de la toiture paille. Les radios-cassettes, les motocyclettes, les bicyclettes et même la télévision sont des équipements qui se retrouvent aujourd'hui dans les villages.

La participation aux actions de développement consiste à faire construire dans les villages par le truchement des Organisations Non Gouvernementales des infrastructures sociocommunautaires comme les centres de santé, les salles de classes etc. Dans la plupart des cas, il s'agit d'une participation financière que l'association verse suivant le pourcentage exigé par la structure de financement. Elle varie entre 10 et 30 % du coût global du projet. Ces investissements peuvent prendre la forme d'actions de prestige comme la construction d'églises ou de mosquées. Les cotisations et les dons restent les sources de financement des associations de développement.

Dans le sens ville-campagne, 85 % des personnes enquêtés de la ville d'Abengourou envoient de l'argent dans leur village, chaque mois ou trimestre, pour des sommes allant de 5000 à 50000 FCFA. 84 % font parvenir des produits (habits, sucre, savons...), éventuellement en plus des dons financiers comme l'indique l'encadré 3.

Encadré 3

«La ville est pour certains de nos proches restés au village, un eldorado. Ainsi, dès mon arrivée au village, ils se précipitent pour "réclamer" ce que je leur ai envoyé. Hors quand je suis en ville, en plus de l'argent que je leur envoie, je leur fais parvenir également des produits alimentaires, cosmétiques, pharmaceutiques, vestimentaires et des appareils électroménagers ».

Ahoua B. fonctionnaire à Abengourou

« Mes parents ont trop souffert pour que ma réussite à l'école. C'est donc normal qu'il récolte le fruit de leur investissement maintenant que leur âge ne leur permet plus de fournir plus d'effort. Chaque fin du mois, je leur envoie dans la mesure de mes possibilités ceux dont ils ont besoin pour survivre ».

Ané J. fonctionnaire à Abengourou

Une part importante de l'approvisionnement citadin provient des champs familiaux du village. Réciproquement, les envois d'argent de la ville au village sont incessants et parfois importants. Dans les localités les plus pauvres, ils dépassent le revenu agricole. Il y a là un processus de redistribution difficilement saisissable mais certainement important. La pérennité de ces liens, de ces échanges, participe à la survie, voire à la réaffirmation des identités originelles en milieu urbain.

Mais plus généralement l'entretien de leurs attaches rurales par les citadins est indissociable du maintien de leurs prérogatives foncières. La fréquence de leurs visites au village, l'importance de leur participation aux cérémonies familiales et aux investissements collectifs, expriment leur réussite et fondent leur prestige et parfois leur pouvoir.

Enfin, dans nombre de localités, il n'est pas de véritable réussite en ville si elle ne se traduit pas au village par la construction d'une maison, souvent assortie d'un aménagement ou d'une plantation. L'ampleur du phénomène contribue à une véritable urbanisation des villages comme c'est le cas de Sankadiokro. Et la boucle est bouclée quand le citadin en séjour prolongé ou en retraite au village accède à la chefferie. Ainsi, le prestige et les moyens financiers acquis en ville sont souvent investis en termes de pouvoir au village.

Par ailleurs, notre enquête a également essayé de saisir de façon qualitative, à partir d'observations et d'interviews, les motifs des visites des habitants de la ville d'Abengourou vers la campagne.

Les commerçants sont les plus nombreux à se rendre régulièrement dans les villages, surtout là où un marché hebdomadaire existe. Parmi ces

commerçants, les femmes dioula (43 %), agni (30 %), yorouba d'origine nigériane (25 %) sont les plus nombreuses (**Figure 1**). Le groupe des hommes selon la **figure 2** est essentiellement composé de Nigériens (30 %), de Nigérians (20 %) et de Maliens (42 %). Tous se rendent dans ces marchés pour offrir des marchandises importées aux populations rurales, ou pour approvisionner les citadins en produits agricoles. À part le marché d'Abengourou qui a lieu tous les jours, les autres marchés du département se tiennent suivant une périodicité régulière.

Les marchés ruraux, des nouvelles sous-préfectures, drainent les commerçants du département. Les activités commerciales se sont morcelées et entraînent de nombreuses foules de vendeurs et d'acheteurs qui se rencontrent presque chaque jour, malgré la crise économique qui persiste. Outre les commerçants, les fonctionnaires, les artisans et d'autres catégories socioprofessionnelles, installés en ville, se rendent de temps en temps dans les villages et fermes pour des raisons très variées :

- contrôle de la plantation cacaoyère ou du champ de cultures vivrières confiés au métayer ou à l'ouvrier agricole, surtout pendant la période de récolte de cacao ;
- contrôle des travaux d'une maison en construction ;
- collecte des fonds tirés de l'exploitation d'une boutique, d'un moulin à maïs ou d'une décortiqueuse de café, très rare dans la plaine.
- collecte du loyer auprès des fonctionnaires (enseignants, infirmiers, agents d'encadrement agricole...) par des planteurs aisés installés en ville.

Enfin, des cérémonies diverses à l'occasion de mariage, de naissance ou de toute autre cérémonie, surtout les funérailles qui deviennent de plus en plus grandioses, obligent les habitants de la ville à se rendre dans leur village. Tous ces va-et-vient, très nombreux et réguliers entre la ville d'Abengourou et sa campagne, surtout durant la récolte de cacao et de la rentrée scolaire, ont un arrière-fond économique.

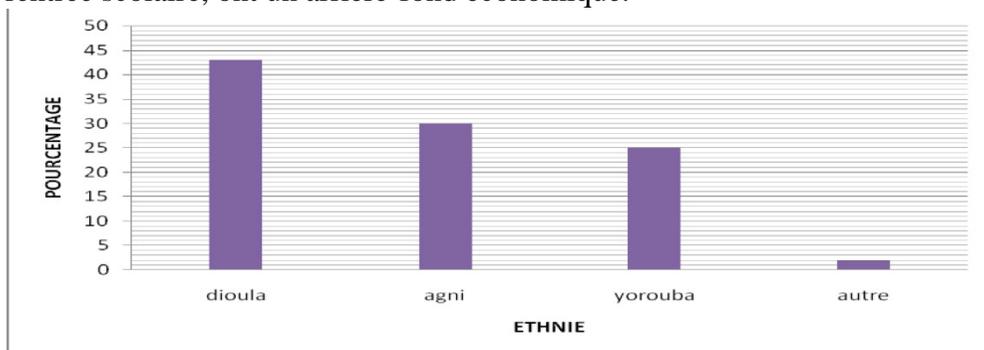


Figure 1 : Répartition des femmes se rendant dans les marchés villageois selon l'ethnie

Source : notre enquête 2013

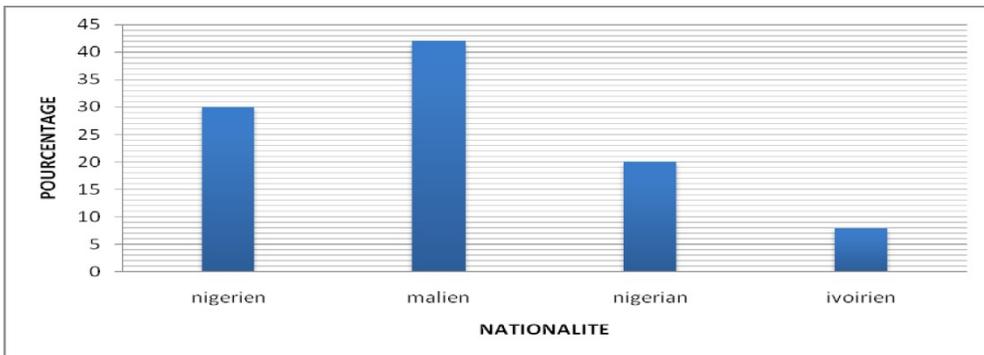


Figure 2 : Répartition des femmes se rendant dans les marchés villageois selon la nationalité

Source : notre enquête 2014

Relations dans le sens campagne-ville

La richesse et la monétarisation précoce de l'économie générées par les cultures d'exportation (cacao, café, hévéa), et le remarquable réseau routier à l'époque, destiné à drainer les produits (Nyassogbo, 1997) vers Abengourou expliquent le développement des relations entre la ville et ses campagnes.

Les données de l'enquête, montre que les planteurs se rendent nombreux à Abengourou au cours de l'année. Sur les 331 personnes de l'échantillon, 304 soit 92 % s'y rendent suivant une périodicité variable, tandis que seulement 27, soit 8 % n'y vont plus (**Figure 3**).

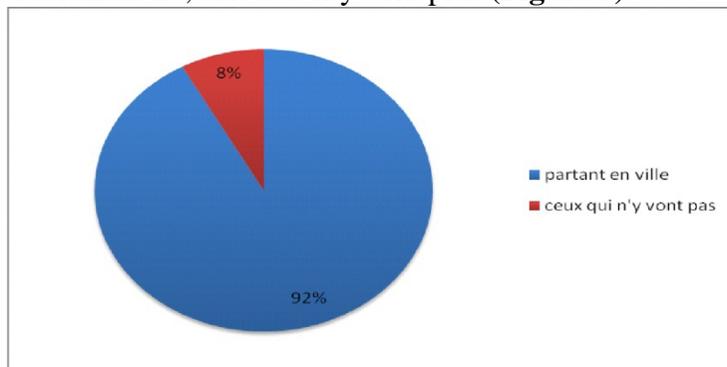


Figure 3 : Répartition des enquêtés selon les départs en ville

Source : notre enquête, 2014

Selon **la figure 4**, même aux âges les plus avancés, les déplacements à Abengourou ne sont pas exclus : plus de 50 % des 60 ans vont y régler une affaire ou faire une course. Les 8 % de l'échantillon qui ne s'y rendent pas du tout sont soit très âgés, soit malades.

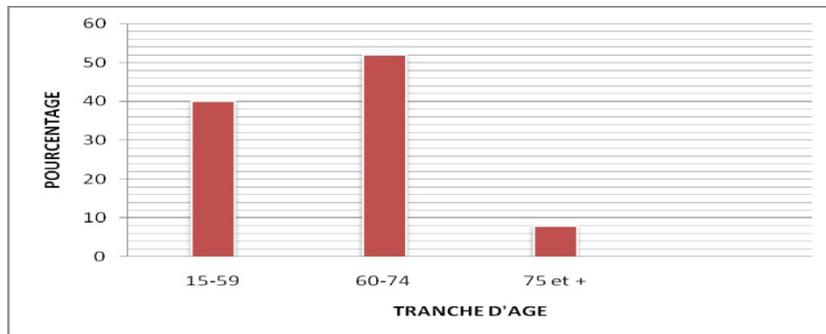


Figure 4 : Répartition des partants en ville selon l'âge
Source : notre enquête, 2014

La périodicité des déplacements des planteurs de leurs villages et fermes vers la ville est un élément important pour apprécier l'intensité des relations qui les lient aux citadins (**Figure 5**).

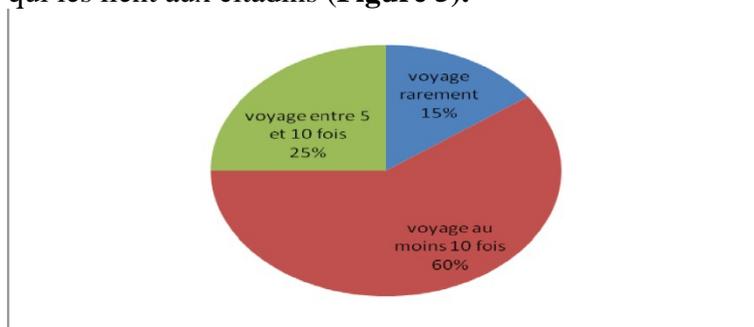


Figure 5 : Répartition des enquêtés selon la fréquence des voyages par an
Source : notre enquête, 2014

Si 49 des enquêtés, soit 15 % de l'échantillon vont rarement à Abengourou ou ne s'y rendent plus du tout, plus de 60 % font le déplacement au moins dix fois par an, et plus de 25 % entre deux et cinq fois. Les relations sont plus intenses au moment de la récolte et de la vente du cacao, d'octobre à janvier. C'est la période où l'argent circule beaucoup dans tout le département et où les planteurs, les commerçants, et les fonctionnaires font des dépenses ostentatoires. Le cacao règle le rythme de la vie économique : durant cette période d'abondance, marquée par une intense activité commerciale à Abengourou et dans les autres marchés, les visites au chef-lieu pour de nombreux planteurs, surtout jeunes, ont lieu tous les mercredis et dimanche, jour de marché. Les raisons économiques (achat ou vente au marché) étant les principaux motifs du déplacement en ville.

Un parent ou un habitant du village leur remet des produits en même temps qu'il transmet des nouvelles de la famille et des amis. Les envois ont

en majorité lieu à l'occasion de cérémonies familiales ou traditionnelles, ou au moment des récoltes entre personnes du même lignage. Pour les citadins, recevoir des produits vivriers souligne également leur appartenance à une unité de production agricole. Ce qui signifie que habiter en ville ne signifie pas ne pas posséder de terres.

Les visites des parents des migrants en ville sont très fréquentes. Dans le département, c'est au point de vente des produits vivriers (au marché) que les villageois passent tous les trois jours pour avoir les nouvelles du pays. Car c'est là que descendent les commerçants de produits agricoles. Les villages sont ainsi les lieux d'approvisionnement de la ville. Pendant longtemps, la commercialisation des produits agricole constituait le lien qui unissait les campagnes à la ville.

Dans le sillage des commerçants, arrivent les personnes en visite privée. Les raisons privées portent souvent sur les questions de soin (consultations médicales, produits pharmaceutiques à acheter, visite à un malade à l'hôpital), les demandes de l'aide ou tout simplement des visites d'agrément à la famille (visites aux membres de la famille, aux jeunes élèves ou apprentis, participation à des cérémonies traditionnelles, etc.).

Ils viennent également en ville pour assister une personne malade, une fille ou une belle fille qui a accouché, régler les problèmes administratifs (établissement de papiers administratifs, affaires à régler au commissariat, à la gendarmerie, à la préfecture, au tribunal moderne ou coutumier, surtout les litiges fonciers ou les vols de produits agricoles très fréquents) ou familiaux ou tout simplement effectuer des achats etc.

La durée du séjour peut être longue. L'hôte non seulement héberge et nourrit le visiteur, mais il lui paie aussi au moins le voyage de retour parfois même l'aller-retour. Aux demandes d'aide peuvent s'ajouter la prise en charge des frais d'hospitalisation et de traitement des parents venus se faire soigner.

Le visiteur ne vient jamais les mains vides. Ils apportent toujours du village des ustensiles de cuisine à caractère traditionnelles que reçoivent quelques familles, mais toutes bénéficient de produits agricoles frais (riz, gibier, igname, légumes, etc.) ou encore des feuilles des plantes médicinales, en quantité difficile à estimer car les envois se font parfois d'un groupe vers un autre groupe, ou en petite quantités pour échapper aux taxes. Ils sont généralement réguliers et attendus par les citadins. Les produits sont consommés par la famille. 65% des ménages enquêtés en distribuent également aux amis. 4% en revendent une partie (Tableau 3). Ces chiffres témoignent de l'incidence réelle des envois de produits sur l'alimentation en milieu urbain. A la différence des échanges de produits, l'accueil d'une personne répond à une socialisation. Les personnes hébergées à Abengourou restent souvent plusieurs mois, surtout quand les raisons de la venue en ville

sont liées aux questions scolaires, de la recherche d'un emploi ou à la question de la santé. Seules 6% des ménages enquêtés hébergent des parents, voire des amis, sans recevoir de produits.

Tableau 3 : Répartition des ménages selon l'utilisation des produits reçus

PARAMETTRE	EFFECTIF	TAUX (%)
Consommateur	215	65
Revendeur	116	35
Total	331	100

Source : Notre enquête, 2014

L'analyse de **la figure 6** montre que les motifs économiques (51 %) passent avant tous les autres, pour plus de la moitié des personnages interrogés, suivis de près par ceux sanitaires (30 %). Les besoins de régler un problème dans un service administratif (9 %) et de rendre visite à un membre de la famille (7 %) installé à Abengourou, suivent derrière avec 23 des personnes interrogées.

La rubrique " autres ", qui ne recueille que 3 % des enquêtés, correspond à ceux qui viennent en ville pour des raisons diverses : besoin de boire une bière ou toute autre boisson fraîche, abondamment servie dans les bars-dancings, se rendre au marché, écouter de la musique moderne, honorer un rendez-vous pour une raison ou pour une autre, collecter un ou des loyers car nombreux sont les planteurs qui avaient investi dans la construction de maisons à louer à Abengourou, pendant la période de prospérité.

La location de ces maisons leur permet d'affronter aujourd'hui les rigueurs de la crise de l'économie cacaoyère avec moins de difficultés. Tous ces déplacements ont lieu surtout les mercredis et dimanches, jour où le planteur après avoir vendu vendre son cacao ou café, vient acheter un coupe-coupe, une houe, une hache ou tout autre instrument aratoire.

Il peut acheter aussi un produit de première nécessité (allumettes, torche, lampe à pétrole, pétrole, savon, etc.), une pièce de rechange pour le vélo ou la moto en panne, du ciment et des feuilles de tôles ondulées pour le logement en construction ou en rénovation, des produits de toilette, des postes radiophoniques, sans oublier des produits alimentaires d'importation ou de production locale (**Figure 6**).

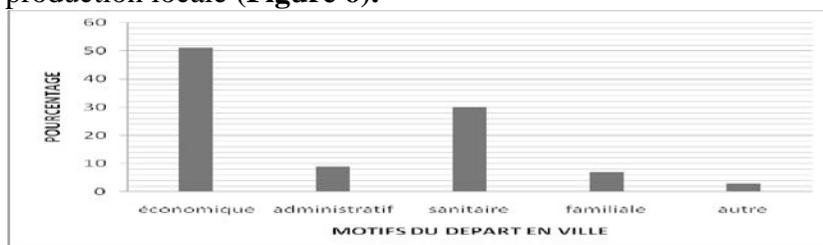


Figure 6 : Les raisons qui motivent les déplacements en ville

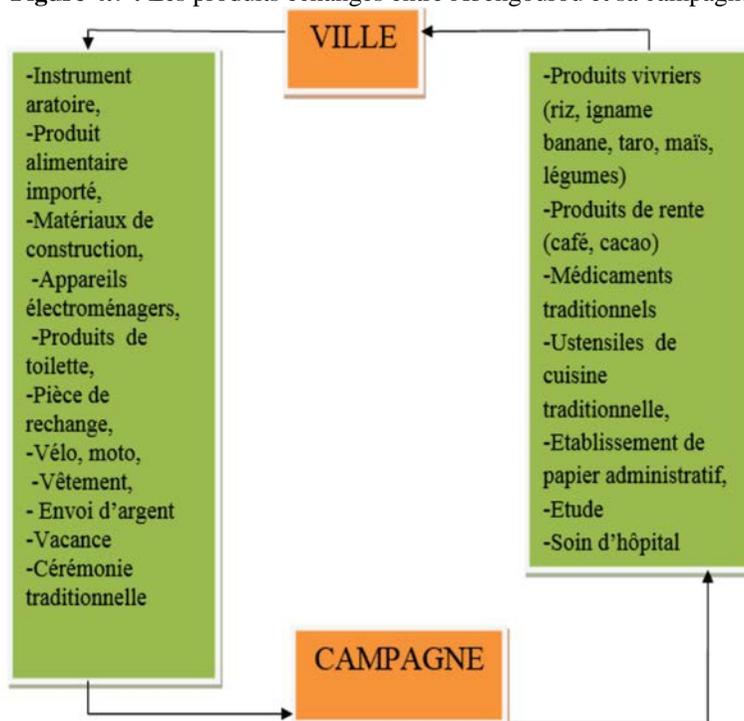
Source : notre enquête, 2014

L'intrusion du phénomène des taxis-moto dans le transport, participe du décuplement de la mobilité quotidienne dans le département. Ainsi, des jeunes propriétaires de leur moto viennent travailler à Abengourou toute la journée et retournent dans leur village tous les soirs.

Le développement de la téléphonie a également changé les rapports ville-campagne. En effet, il n'est pas rare de trouver un habitant du village qui dispose d'un téléphone mobile, même quand le réseau se trouve par endroit pour certaines localités rurales. Les migrants connaissent ces numéros de téléphone et s'arrangent pour les appeler à un moment où le parent serait proche du téléphone afin d'avoir des nouvelles du village.

Par ailleurs, l'argent, l'investissement, le pouvoir peuvent aussi circuler en sens inverse et ce phénomène est beaucoup moins connu. La réussite agricole peut alimenter la croissance urbaine, notamment en investissant ses profits dans l'immobilier ou le transport urbain. Et l'on a de longue date remarqué que les régions où l'économie agricole est la plus prospère sont simultanément les régions les plus urbanisées. C'est le cas du département d'Abengourou qui est une ancienne boucle de cacao. Ainsi, les grands planteurs Agni, dès le départ de l'économie de plantation, ont investi leurs profits simultanément dans l'éducation de leurs fils et dans la construction immobilière à Abengourou.

Figure 4.7 : Les produits échangés entre Abengourou et sa campagne



Source : Ahoua, 2014

Abengourou et sa campagne : Des relations de plus en plus denses

Parmi les facteurs qui ont favorisé des mouvements de plus en plus intenses entre Abengourou et sa campagne, la restructuration territoriale départementale, tiennent une place de choix. La division territoriale en unités administratives plus petites répond au souci officiel du pouvoir de « *rapprocher l'administration des administrés* ». Un autre objectif jamais avoué est un quadrillage plus serré du territoire en vue d'un contrôle plus efficace de la population, de ses activités et de ses mouvements, par le pouvoir. Il n'est pas inutile de rappeler que la région de l'Indénié est une zone frontalière stratégique qui a toujours fait l'objet d'une surveillance à cause de la vente illicite du cacao au Ghana.

Les mouvements intenses de population et de biens entre la zone urbaine et ses campagnes ne sont pas possibles sans un minimum de réseau routier. D'accès difficile jusqu'à la fin des années 1950, l'essor de l'économie cacaoyère et l'organisation de la fête nationale, ont favorisé la mise en place d'un certain nombre d'équipements et infrastructures.

Ainsi, pour éviter d'abord que le cacao ivoirien soit vendu au Ghana, ensuite pour les besoins de collecte et de transport du cacao vers le port d'Abidjan et enfin les nécessités d'une bonne administration territoriale, l'Etat a désenclavé cette région de grand intérêt économique et stratégique pour le pays.

Le département est caractérisé par une exceptionnelle densité du réseau routier (1984 Kilomètres de routes impraticables) malheureusement trop dégradé. Une multitude de routes et de pistes, qui relient les principaux villages et hameaux entre eux d'une part, et à Abengourou, tête du réseau routier d'autre part.

Toutes ces voies, aujourd'hui non entretenues pour diverses raisons, aboutissent à la frontière du Ghana, où la fin de la route marque la délimitation territoriale entre les deux pays que rien ne permet de distinguer dans le paysage (Nyassogbo, 1997). Cette remarquable densité des voies de communication a des impacts socio-économiques importants sur les échanges frontaliers entre les deux périphéries nationales.

Ces routes favorisent également l'animation des marchés de collecte des bourgs, y compris celui d'Abengourou, qui couvrent si bien le département. Elles créent d'intenses courants commerciaux entre le marché principal d'Abengourou et les marchés de collecte (Aloko, 2010), dont les plus importants sont ceux d'Aniassué, Amélékia, Niablé, Yakassé, Ebilassokro et Zaranou, très fréquentés par les commerçants. L'agriculture commerciale a très tôt favorisé la forte monétarisation de la zone et créé d'intenses activités commerciales.

Les marchés jouent un rôle de premier plan dans ce rapprochement entre Abengourou et ses villages. Mis à part les voies et moyens de transport

modernes qu'utilise la population pour se rendre sur les marchés, les planteurs empruntent également les sentiers qui innervent les plantations et les nombreuses fermes dispersées dans les campagnes. L'animation y est forte le jour du marché où l'on vient non seulement pour acheter ou vendre, mais aussi pour avoir des nouvelles de la famille résidant soit dans d'autres localités (Aloko, 2002) du département, soit dans les autres régions et pays voisins, notamment le Ghana, pour les immigrants, qui font d'Abengourou une ville cosmopolite comme l'ensemble de la région. Sur une population de 248 892 habitants en 1998, on comptait 85 316 étrangers, c'est à dire 34,27 % de non-Ivoiriens, venus principalement de la CEDEAO, avec une prédominance des Ghanéens, soit 60,42 % de la population étrangère installée dans le département d'Abengourou.

Toutes ces fonctions administratives, commerciales, financières et socio-culturelles, font de la ville d'Abengourou le chef-lieu de la région de l'Indénié-Djuablin auquel la population a régulièrement recours.

Malgré la crise économique qui sévit dans toute cette zone frontalière du fait de la chute des prix du cacao et du vieillissement du verger, cette localité joue le rôle de centre d'encadrement de son hinterland et de ville-marché dans le contexte du développement local, voire régional (Nyassogbo, 1998).

L'analyse a révélé que la forte prospérité générée par l'économie de traite fondée sur la cacao-culture et la culture des produits vivriers ont entraîné très tôt d'importantes activités commerciales et une forte monétarisation de l'économie du département. Ces activités commerciales, dont Abengourou est devenu le centre principal dans cet espace frontalier, font déplacer les populations des villages et campements vers la ville. La création de nouvelles sous-préfectures et leur équipement en services administratifs et sociaux collectifs, viennent renforcer les relations ville-campagne dans un contexte de politique de décentralisation.

La fluidité de l'espace et la remarquable mobilité de la population qui caractérisent cette zone à économie de plantation, s'expliquent également par la réhabilitation progressive et la modernisation des voies et moyens de transport (Nyassogbo, 2008).

Conclusion

Cette étude des relations entre la ville d'Abengourou et sa campagne révèle de façon éclatante des contacts plus fréquents et plus réguliers entre citadins et ruraux. Ces relations mettent en évidence une interaction entre la ville et la campagne sans toutefois occulter le rôle de pôle que joue Abengourou en tant chef-lieu de région mais surtout en tant que capitale régionale. Ces relations qui se manifestent à travers une mobilité des

populations, sont des canaux de diffusion du mode urbain en milieu rural, favorisant ainsi la restructuration de l'espace départemental.

Bibliographie:

Aloko-N'guessan J. 2000 : Le rôle et l'impact du nouveau Marché de Gros de Bouaké, in Revue En-quête, Revue de la FLASH, Abidjan,2000, pp.25-61

Aloko-N'guessan J. 2000 : Les fonctions socio-spatiales des marchés de céréales de la ville de Bouaké in, Travaux et Recherches Géographiques, Revue de Géographie de l'Université du Bénin, Lomé, Togo, 2000, n° 15-16/23-24^è Année, pp.147-166

Aloko-N'guessan J. 2002 : Dynamiques spatiales des marchés de ravitaillement en produits vivriers de la ville de Bouaké, in Revue Ivoirienne des Lettres et des Sciences Humaines, Ecole Normale Supérieure, Abidjan, 2002 n°4, pp 5-20

Aloko-n'guessan J., Igue J. O., Kengne-Fodouop, 2010 : Frontières, espaces de développement partagé, vol. 7, Paris, Karthala, 212 pages

Chaléard J.L., 1985, Les agriculteurs face au ravitaillement urbain en région de plantation : l'exemple du département d'Agboville pp113-121.

Chaléard J.-L., Féckoua L., Péliissier P., 1990, Réponses paysannes à la croissance urbaine en Côte-d'Ivoire septentrionale. *Cahiers d'outre-mer*, 43 (169) : pp5-24

Chaléard J.-L., et Dubresson, A., 1989, Un pied dedans, un pied dehors : à propos du rural et de l'urbain en Côte d'Ivoire, In B. Antheaume et al., *Tropiques : Liens et Lieux ; Florilège offert à Paul Pelissier et Gilles Sautter* , Paris, ORSTOM, 277-290

NYASSOGBO K. G, 1997, Développement local, villes secondaires et décentralisation au Togo. In : BERTRAND M. et DUBRESSON A., Eds. – Petites et moyennes villes d'Afrique noire. Karthala, Paris, p. 89-109.

NYASSOGBO K. G, 1998 – Citadins et ruraux en Afrique : l'exemple des relations villes-campagnes autour de la ville moyenne de Kpalimé au Togo, à l'aube du 3^e millénaire. In : Communication au Colloque international de Yaoundé sur citadins et ruraux à l'aube du 3^e millénaire, Yaoundé, 29-31 octobre. 18 p.

NYASSOGBO K. G, 2008, Relations ville-campagne et développement local : L'exemple de la petite ville de Badou en zone de plantation cacaoyère au Togo, paysannerie africaine et développement, p. 463-474